



introduction

Moqueries et majesté de la croix

Ya-t-il eu un événement marquant – scandale public, bataille militaire, initiative de paix – qui aurait mérité de faire la une de tous les journaux et qui pourtant n'a jamais fait l'objet d'un communiqué de presse percutant ? Oui, la mort de Christ dans d'horribles souffrances.

Il n'y a rien dans toute la création ni toute l'Histoire qui nous en dise plus long sur le cœur de notre Créateur – et notre propre cœur – que cet événement tragique.

Dans le présent extrait de son livre intitulé *The Path of His Passion*, Bill Crowder réfléchit au caractère dramatique et merveilleux de cet événement marquant. En démontrant non seulement les moqueries qu'a suscitées la croix, mais aussi la majesté entourant celle-ci, il nous aide à voir en quoi un événement ne faisant pas les gros titres mérite, plus encore, d'occuper le centre de notre intérêt le reste de nos jours.

Mart DeHaan

sommaire

1

L'angoisse et la gloire5

2

**Les moqueries
entourant le Calvaire** 7

3

La majesté du Calvaire18

4

Tout cela en raison de la croix29

Éditeur en chef : J. R. Hudberg

Design couverture : Jeremy Culp

Image couverture : Valentin Casarsa et Cstar via iStockphoto

Design intérieur : Steve Gier

Équipe francophone : Marika Cancelier, Marie-Andrée Gagnon,
Marjolaine C. Gaudreau, Monia Génier et Cynthia Martineau

Images intérieures : (p. 1) Valentin Casarsa et Cstar via iStockphoto ; (p. 7) peinture de Rembrandt van Rijn via Domaine Public ; (p. 17) peinture de Evgraf Semenovitch Sorokin via Domaine Public ; (p. 29) Billy Frank Alexander via RGBStock

Ce livret est adapté de *The Path of His Passion*, de Bill Crowder. Copyright © 2008 par Bill Crowder. Utilisé avec l'aimable autorisation de Discovery House Publishers.

Sauf indications contraires, les citations sont issues de la Bible *Nouvelle Édition de Genève* 1979. Utilisée avec permission.

Tous droits réservés

© 2018 Ministères Notre Pain Quotidien, Grand Rapids, Michigan

Imprimé aux États-Unis





1

L'angoisse et la gloire

La crucifixion constituait une forme brutale de peine capitale que les Carthaginois avaient inventée des siècles avant Jésus-Christ. Or, les Romains en ont accru le degré de cruauté en prolongeant au maximum l'agonie du condamné. Quiconque était témoin d'une crucifixion y réfléchissait à deux fois avant d'éprouver la patience de Rome et de ses légions. En fait, cette forme d'exécution était à ce point inhumaine qu'elle ne pouvait être imposée à aucun citoyen romain.

Pour décrire les événements relatifs au Calvaire, il nous faut comprendre deux idées maîtresses exposées dans les Évangiles : les moqueries des bourreaux et la majesté des

desseins rédempteurs de Dieu. Les deux sont véridiques. Le Calvaire a été pour Christ la plus grande source d'angoisse, mais aussi l'événement ayant le plus contribué à le glorifier. Dans la première partie du présent livret, nous verrons la crucifixion de Jésus-Christ selon la perception que les Évangiles en donnent en tant que scène d'horreur et d'agonie. Puis, dans la seconde partie, nous aborderons la crucifixion du Fils de Dieu en tant que manifestation de gloire, de puissance et de grâce.



2

Les moqueries entourant le Calvaire

Bien que le **Psaume 22 dépeigne** la Crucifixion de manière détaillée et prophétique, les Évangiles ne la décrivent pas. Quiconque ayant vécu à l'ère de la « Pax Romana » (les années d'une paix relative imposée par l'Empire romain) savait pertinemment à quoi ressemblait la mort par crucifixion. Pour nous, il peut toutefois être utile (bien que troublant) de voir jusqu'où Christ était prêt à aller pour nous racheter. [▸]

▸ *Chez le Juif, la crucifixion suscitait **encore plus de répulsion**. À l'horreur des souffrances physiques dont elle s'accompagnait s'ajoutaient **la stigmatisation et la malédiction spirituelle** que l'on réservait à quiconque était pendu au bois (DEUTÉRONOME 21.22,23).*

La torture de la croix

C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu (JEAN 19.18).

Les dimensions physiques de la crucifixion sont atroces. [¶] On allonge la croix au sol et l'on couche le condamné sur elle. Les historiens avancent que les bourreaux ne plantent pas les clous – de 23 cm à 30 cm de long – dans la paume des mains, mais plutôt entre les osselets du poignet. Les clous traversent ainsi le principal centre nerveux menant à la main, ce qui empêche le condamné d'en retirer les mains en déchirant leur chair et de tenter de s'évader. Après avoir superposé les pieds du supplicé, de manière à ce que les genoux soient légèrement fléchis, on les cloue à une petite plateforme fixée à la croix. On en expliquera la raison plus tard. Une fois que le condamné y est cloué, les bourreaux mettent la croix debout au moyen de cordes et l'insèrent dans un trou creusé à cette fin, au fond duquel elle tombe en faisant un bruit sourd. Ensuite, on coince des blocs dans le trou afin de bien y faire tenir la croix.

¶ L'équivalent « **atroce** », qui évoque des douleurs intenses, provient du mot latin désignant une « **croix** ».

C'est donc dire que toutes ces souffrances sont insoutenables. Les clous donnent au condamné l'impression que des tisonniers lui transpercent les nerfs et les muscles des mains et des pieds. Le plus douloureux de tout doit être le choc que la victime ressent lorsque la croix frappe le fond du trou. Ce choc doit avoir pour effet de violemment tirer sur ses épaules et ses coudes, entraînant souvent leur

dislocation. Or, toute cette brutalité horrifiante ne constitue que le début du supplice de la croix.

La crucifixion réunit des éléments d'un sadisme diabolique qui mènent en définitive à une mort par suffocation. À cause de la position des bras, la poitrine se comprime. Le seul moyen qu'a le condamné de respirer consiste à se relever en tirant sur les clous qui lui percent les poignets et en poussant sur les clous qui lui percent les pieds sur la petite plateforme. Cela permet à ses poumons d'inspirer l'air leur étant désespérément nécessaire. Le crucifié ne peut toutefois supporter la douleur des clous que durant de courts moments. Voilà d'ailleurs la raison précise pour laquelle on les insère dans les endroits du corps où se trouve la plus grande concentration de nerfs.

À peine s'est-on soulagé en se relevant ainsi qu'il redevient presque impossible de respirer. L'exposition de tant de plaies et l'inflammation qu'elles causent exacerbent lentement la douleur qu'infligent les clous. Les coups dont on a roué Christ lui ont mis le dos à vif, un dos en lambeaux qui frotte maintenant contre le bois équarri de la croix. Or, chaque fois qu'il doit se hisser et se laisser redescendre sur la croix pour reprendre son souffle, cela irrite indubitablement ses plaies ouvertes. Ses efforts continuels pour respirer ne lui laissent pas un seul instant de répit. Chacune de ses respirations se fait au prix d'horribles douleurs et ajoute à sa panique devant son imminente suffocation.

En plus de cet épouvantable traumatisme, le corps subit une crise intérieure. Comme les dommages infligés à tant de vaisseaux sanguins nuisent à la circulation sanguine, plus de sang se rend au cerveau que celui-ci ne peut en retourner.

Cela engendre des pressions intenses et des douleurs inimaginables – un châtement inhabituel d'une cruauté sans nom. Les souffrances corporelles associées à la crucifixion dépassent ce que tout esprit civilisé pourrait concevoir.

On réserve l'odieuse mort par crucifixion, qui constituerait un horrible traitement à imposer même à un animal ayant la rage, aux criminels les plus impitoyables. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là des sévices que l'on inflige au Prince de la paix. Il est inconcevable que Christ ait subi de tels abus et déconcertant de penser que nos péchés aient été vils au point que la crucifixion ait été le seul moyen par lequel il pouvait nous sauver. Ses souffrances physiques, aussi incompréhensibles qu'elles aient pu être, ne constituent toutefois pas la dimension la plus importante de son agonie.

L'humiliation de la croix

Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Et ils dirent entre eux : Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. Cela arriva afin que s'accomplisse cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats (JEAN 19.23,24).

Aussi choquant que cela puisse paraître, la crucifixion a pour but d'infliger non seulement d'intenses douleurs physiques, mais également la pire des humiliations publiques.

Au I^{er} siècle, la tenue vestimentaire typique du Juif se compose de cinq éléments : les chaussures, un turban, une

ceinture, un pagne et une tunique. Les quatre soldats – le quatuor chargé de l'exécution de Jésus – tirent sa tunique au sort en guise de récompense pour la tâche accomplie. Après que chacun s'est approprié un élément de sa tenue, les soldats n'ont plus que sa tunique à se partager. Cela veut donc dire qu'on lui a même enlevé son pagne, privant ainsi Jésus de ce qui lui reste de dignité humaine.

Dans un accomplissement bouleversant du Psaume 22, les soldats dénudent Jésus pour ensuite tirer au sort sa tunique. David l'a d'ailleurs prédit en rapportant ainsi les paroles de Jésus : « Je pourrais compter tous mes os. Eux, ils observent, ils me regardent ; ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique » (PSAUME 22.18,19).¹¹

📖 *Le Psaume 22 renferme une description détaillée de **la crucifixion** quelque **600 ans avant même son invention**, ce qui prouve incontestablement l'inspiration prophétique de ce psaume.*

L'expression « Je pourrais compter tous mes os » indique que Jésus est exposé au regard de tous. Ces vêtements constituent tous les biens terrestres de Jésus, dont héritent quatre soldats romains. Ils tirent au sort tout ce qu'ils ont à se partager, inconscients de ce qu'à peine quelques mètres d'eux, Christ donne tout ce qu'il a par amour pour eux. Ésaïe a eu raison d'écrire ceci : « Méprisé et abandonné des hommes [...] nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas » (ÉSAÏE 53.3).

Le spectacle de la croix

Puis ils s'assirent, et le regardèrent (MATTHIEU 27.36).

Pourquoi s'assoient-ils pour le regarder ? S'ils sont là pour monter la garde ou veiller à ce que personne n'interfère dans le déroulement des choses, ils devraient être debout, et non assis. Cette scène est frappante. Indifférents à la terrible vue d'une crucifixion, ils assistent sans broncher à l'exécution d'un Homme que l'on a reconnu innocent !■

▶ « *Pilate dit aux principaux sacrificateurs et à la foule : Je ne trouve rien de coupable en cet homme* » (LUC 23.4).

Ces observateurs nous rappellent avec quelles facilité et astuce nous pouvons nous déresponsabiliser de nos gestes destructeurs. Il nous serait toutefois impossible de même commencer à honorer le sacrifice de la croix dans notre propre vie sans avoir compris au préalable que c'est nous qui en sommes la cause ! En regardant Christ, que voyons-nous ? Nous souvenons-nous que nous l'avons nous-mêmes cloué à la croix ? Or, c'était le seul antidote possible au virus fatal du péché et de la rébellion contre Dieu. Le voyons-nous comme notre Sauveur et Seigneur ou, à l'instar des soldats, le regardons-nous avec indifférence en refusant de ressentir le poids de son agonie pour notre bien ?

Les moqueries entourant la croix

Pour indiquer le sujet de sa condamnation, on écrivit au-dessus de sa tête : Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. Avec lui furent crucifiés deux brigands, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche. Les passants l'injuriaient, et secouaient la tête, en disant : Toi qui détruis le temple, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends

de la croix ! Les principaux sacrificateurs, avec les scribes et les anciens, se moquaient aussi de lui, et disaient : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. Car il a dit : Je suis Fils de Dieu. Les brigands, crucifiés avec lui, l'insultaient de la même manière
(MATTHIEU 27.37-44).

L'enseignant de la Bible et auteur Warren Wiersbe écrit dans *Soyez dévoués* que l'accusation « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » constitue le tout premier tract évangélique jamais écrit. Avec cette déclaration de son identité divine sous les yeux, la foule se met à se moquer de ce Jésus crucifié entre deux brigands – mourant avec les gens mêmes pour qui il est venu donner sa vie et se faisant harceler par eux. Trois groupes de personnes narguent ici le Fils de Dieu à tour de rôle, en insistant sur les affirmations de Christ à la lumière de son apparente faiblesse.

TROIS GROUPES DE MOQUEURS

Les passants. Ils ne font probablement pas partie de la foule qui crie : « Crucifie-le ! » Le lieu de la crucifixion se trouve aux abords de l'une des entrées principales de la ville de Jérusalem, et ces gens entrent par là pour y amorcer leur journée. Or, ils adoptent immédiatement le sport consistant à tourmenter les crucifiés.

Les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens. Ces hommes forment les autorités religieuses d'alors, à savoir un groupe de leaders que Jésus a souvent

piqués au vif en faisant d'eux la cible de ses condamnations. De ces prétendus professionnels, Luc dit qu'ils « se [*moquent*] de Jésus » (LUC 23.35). Dans *The Gospel of St. Matthew*, Alexander Maclaren écrit : « Qu'y a-t-il de plus miséricordieux et attendrissant que la religion véritable ! Qu'y a-t-il de plus impitoyable et malicieux qu'une haine se faisant passer pour une religion ! »

Les brigands. Au début de l'événement de la Crucifixion, les deux brigands prennent part aux moqueries. Par contre, au fil de la journée, l'un d'eux en vient à voir ce qui échappe à la foule, aux soldats et aux chefs religieux. Puis il finit par se repentir et croire en Christ !

Ce rassemblement de gens disparates dégénère en meute grossière et insensible. Leurs propos peuvent se résumer à trois thèmes bien définis.

TROIS THÈMES DE MOQUERIES

Ils nient la puissance de Christ. « Toi qui détruis le temple, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! » Ils soulèvent ainsi une question cruciale : « Si tu es le Fils de Dieu », qui fait écho aux paroles que Satan a prononcées durant la tentation de Jésus et qui sont rapportées dans Matthieu 4.3-6. [¶] La foule présume que c'est la faiblesse de Jésus qui le retient cloué à la croix, alors qu'en réalité c'est son omnipotence.

¶ Dans l'Expositor's Bible Commentary, D. A. Carson écrit : « Par l'intermédiaire des passants, **Satan cherche encore à convaincre Jésus de se soustraire à la volonté du Père et de s'épargner ainsi de souffrir davantage.** »

Ils nient la mission de Christ. « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! » Leur perspective est fondamentalement biaisée. Ce n'est pas que Christ « ne peut pas », mais qu'il « ne veut pas ». Ils vont jusqu'à laisser entendre (comme ils l'ont fait dans MATTHIEU 9.3,4) que son pouvoir d'accomplir des miracles lui vient de Satan, car si Dieu était à leur origine, ce Dieu de miracles le délivrerait. Malgré toutes les prophéties de l'Ancien Testament et toutes les affirmations sans équivoque de Christ, ils ne comprennent toujours pas la raison de sa venue.

La mission méconnue de Christ ne consiste pas à se sauver lui-même, mais à se donner en sacrifice – une mission qu'il accomplit sous leurs yeux alors même qu'ils la nient. Reste que leurs propos trahissent plus que leur déni. Ils mentent en disant que, si Jésus descend de la croix, ils croiront en lui. Le fait qu'ils n'ont pas cru en lui lorsqu'il a ressuscité Lazare d'entre les morts (VOIR JEAN 11) le prouve. Ils ne croiront effectivement pas cette fois-ci non plus.

Ils nient la personne de Christ. « [*Que*] Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime ». Pour se moquer de Jésus, les chefs religieux citent le Psaume 22, qu'ils estiment être messianique, et ils se servent de cette parole pour s'en prendre à la relation de Jésus avec son Père. C'est comme s'ils déclaraient : « Ton Père ne t'aime pas, ne s'intéresse pas à toi et n'a pas de temps à te consacrer ! »

David a prédit le rejet que le Messie allait essayer : « Mes os se brisent quand mes persécuteurs m'outragent, en me disant sans cesse : Où est ton Dieu ? » (PSAUME 42.11.) Le psalmiste a prophétisé au sujet de ce qui crèverait le cœur du Sauveur. Par leurs moqueries, les chefs religieux sabrent ici

ce que le Fils a de plus précieux : sa relation avec le Père.

Or, le plus démoralisant dans tout cela, c'est qu'ils fondent leurs moqueries sur des affirmations scripturaires dont ils comprennent mal le sens. Ils regardent, mais sans jamais voir. Ils écoutent, mais sans jamais entendre.

Nous ignorons pendant combien de temps ils se moquent de Jésus, mais il se peut que cela dure trois heures. Pendant presque tout ce temps, la Parole vivante garde le silence. Lorsqu'il finit par ouvrir la bouche, il se contente de dire : « Père, pardonne-leur ! » Voilà toute la profondeur de l'amour divin. Il ne déclare pas son innocence. Il ne sollicite pas sa délivrance. Il n'anéantit personne pour assouvir sa soif de vengeance. Pendu au bois, le Fils de Dieu supplie le Père d'épargner l'humanité et d'user de miséricorde envers ceux qui se moquent de lui ! Et à l'heure même de son agonie, il fait le nécessaire¹ pour leur donner accès à cette miséricorde.

➤ *L'auteur de l'épître aux Hébreux nous rappelle que **le sang** – des taureaux et des boucs dans l'Ancien Testament, ainsi que celui de Jésus dans le Nouveau Testament – **est requis pour le pardon des péchés** (HÉBREUX 9.13,14,22).*

C'est ce même amour qui a poussé l'auteur de cantiques Isaac Watts à composer cette strophe :

Dès maintenant, gloire à la Croix !
Gloire au Sauveur du monde !
À ton amour, ô Roi des rois,
Que notre amour réponde !

À nul moment de l'Histoire voyons-nous plus distinctement

la capacité qu'a l'être humain de s'abandonner à la rébellion, à la haine et à la méchanceté. La merveilleuse croix s'élève néanmoins au-dessus des ténèbres du mal pour proclamer triomphalement l'amour de Dieu dans toute sa magnificence ! Contempler la croix revient à contempler le point culminant de l'histoire de l'humanité et l'expression d'amour la plus dramatique que le monde ait vue. L'éternité repose entièrement sur la Crucifixion.



3

La majesté du Calvaire

Enveloppé de chaleur, de joie et de bonne volonté, le temps de Noël marque l'un des points forts de la vie chrétienne. Il nous incite à porter le regard sur l'Enfant dans la crèche et à reconnaître que la paix est maintenant possible, car le Prince de la paix est arrivé. Grâce à des bergers, à une étoile brillante et à une chorale angélique, Noël engendre lumière et espoir. Aussi difficile qu'il soit de nous le rappeler, tous les événements ayant marqué le premier Noël font malgré tout entrevoir la croix. Dans l'un de mes cantiques de Noël préférés, son auteur démontre clairement qu'il a saisi la réalité selon laquelle Christ est né pour mourir, afin que l'homme puisse vivre. Une vérité à la fois troublante,

puissante et glorieuse.

À cause de la désobéissance de nos premiers ancêtres (VOIR GENÈSE 3), tous les êtres humains naissent condamnés à la peine de mort. Il s'agit de notre châtement en tant que personnes déchues. Par contre, la mort ne constituait pas le châtement de Jésus, mais sa destinée. C'était la mission dont il était chargé, de venir sur la terre lors du tout premier Noël : « Né pour mourir ».

Nous voilà ici arrivés au moment aussi terrible que magnifique où Christ nous gratifie de l'accomplissement de sa mission. Le Sauveur réalise la destinée qui l'a amené à déclarer à Pilate : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (JEAN 18.37). Nous verrons comment le Fils de Dieu est mort, c'est-à-dire avec splendeur et majesté, et non dans la défaite et le deuil.

L'événement de la Crucifixion s'étend sur environ six heures. Or, les auteurs des Évangiles rapportent les sept dernières paroles de Christ, qu'il a prononcées sur la croix pendant ce temps.

Les trois premières déclarations, exprimées pour ainsi dire à l'horizontale, décrivent la conclusion que Christ apporte à ses interactions avec l'humanité. Voici ce qui les caractérise :

Le pardon : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (LUC 23.34).

La rédemption : « Jésus lui répondit [*au brigand sur la croix*] : Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (23.43).

La compassion : « Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le

disciple la prit chez lui » (JEAN 19.26,27).

▶ *Malgré sa souffrance et son angoisse, Jésus veille à s'acquitter de son devoir d'aîné en **prenant soin de sa mère**.*

Ayant veillé au bien de ceux qui l'entourent, le Sauveur tourne son attention vers le ciel afin d'accomplir la dernière tâche de sa mission ici-bas. Par ses quatre dernières déclarations, Christ fait intervenir son Père dans l'acte rédempteur qui se déroule sur la croix du Calvaire. Or, ces paroles expriment les dimensions spirituelles de l'œuvre de Christ au fil de son agonie.

L'abandon : « Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (MATTHIEU 27.46.)

L'état de préparation : « Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture soit accomplie : J'ai soif » (JEAN 19.28).

L'accomplissement : « Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit » (JEAN 19.30).

La libération : « Jésus s'écria d'une voix forte : Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et, en disant ces paroles, il expira » (LUC 23.46).

Au-dessus de sa tête, on peut lire son chef d'accusation : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » (MATTHIEU 27.37). Tout dans sa crucifixion atteste sa véritable majesté, non seulement à titre de Roi des Juifs, mais aussi en tant que Roi des rois.

La majesté de la compassion

Voilà ce que firent les soldats. Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui (JEAN 19.24-27).

Vous remarquerez le contraste. En tirant au sort ses vêtements, les soldats réagissent au Fils de l'homme d'une certaine façon. Les femmes présentes réagissent tout autrement. Même dans la mort, Jésus trace une ligne dans le sable pour séparer les gens en deux groupes différents selon la manière dont chacun s'identifie à lui. Les soldats sont là à exprimer leur cupidité et leur apathie, alors que les femmes sont là pour exprimer leur amour et leur dévouement.

Bien que quatre femmes se trouvent sur les lieux, la foule ne semble pas remarquer leur présence. Elle n'échappe toutefois pas à Christ. En baissant le regard, qui voit-il au pied de la croix ?

Marie, sa mère, en train de vivre ce que Siméon a prophétisé tant d'années plus tôt en lui disant ceci : « [*Et*] à toi-même une épée te transpercera l'âme » (LUC 2.35).

Salomé, la sœur de Marie (MARC 15.40), et apparemment la femme de Zébédée, ainsi que la mère de Jacques et de Jean (MATTHIEU 27.56).

Marie, femme de Clopas. Certains érudits soutiennent que le nom de Clopas est l'équivalent d'Alphée. S'ils ont raison, cette Marie serait la mère de Jacques le mineur (MARC 15.40), Lévi le publicain, appelé Matthieu (MARC 2.14),

et peut-être même Judas (mais non l'Ischariote).

Marie de Magdala, que Jésus a délivrée de sept démons (LUC 8.2).

Leur présence témoigne de la profondeur de l'amour qu'elles vouent à Christ. [■] Même si Jésus a sévèrement réprimandé Salomé (MATTHIEU 20.22), elle est là. Bien que le Sauveur porte son regard sur ces femmes, au pied de la croix, celui-ci s'attarde sur sa mère, Marie.

▫ *On remarque ici non seulement la présence de certaines personnes sur les lieux de la Crucifixion, mais aussi l'absence de certaines autres à savoir les disciples. À l'exception de Jean, aucun des hommes avec qui Jésus a passé les trois dernières années se trouve dans la foule devant la croix.*

Au tombeau de Lazare, Jésus a pleuré de voir Marie et Marthe en larmes. Or, à combien plus forte raison doit-il être ému de voir maintenant sa mère pleurer. Il finit par lui adresser la parole, en l'appelant « Femme ». C'est ainsi qu'il l'a également interpellée, dans Jean 2.4, en lui disant que son heure n'était pas encore venue. Ici, cette heure est arrivée, et Marie a besoin qu'il meure pour expier aussi ses péchés.

Par compassion pour sa mère esseulée et endeuillée, Jésus se tourne vers Jean – le seul disciple disposé à se tenir auprès des femmes au pied de la croix du Maître. Il paraît évident que Joseph n'est déjà plus de ce monde, et que les demi-frères de Jésus ne croient pas encore (quoiqu'ils en viendront à avoir la foi par la suite). Il en résulte que Christ confie Marie à Jean, l'un des membres de sa véritable famille, assurant ainsi un bon avenir à sa mère. [■]

▶ *Au sujet des tendres soins, de la compassion et de la bienveillance dont Jésus entoure sa mère, James Stalker écrit dans *The Trial and Death of Jesus Christ* : « Depuis la tribune de la croix, **Jésus prêche pour la postérité un sermon** portant sur le cinquième commandement », qui consiste à honorer son père et sa mère.*

En dépit de ses horribles souffrances, Jésus veille au bien de ses intimes et, ce faisant, conclut ses conversations menées à l'horizontale. Maintenant qu'il a assuré le bien-être de Marie, Jésus lève les yeux à la verticale, vers le ciel. Il se concentre ainsi sur la raison d'être de toute cette funeste situation : sa terrible tâche consistant à devenir l'Agneau de Dieu, le sacrifice qui porte les péchés d'une humanité déchue afin de les expier.

La majesté de la corruption

Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, il y eut des ténèbres sur toute la terre. Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : Eli, Eli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (MATTHIEU 27.45,46.)

La sixième heure (v. 45) correspond à midi. Or, bien que le ciel de Judée devrait briller à cette heure-ci, c'est comme si l'on avait éteint la lumière sur la création. Une chose étonnante se produit sur la croix du milieu. L'apôtre Paul la décrira plus tard en ces termes : « Celui qui n'a point connu le péché [*Christ*], il [*le Père*] l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui [*Christ*] justice de Dieu » (2 CORINTHIENS 5.21).

Et voilà précisément ce qu'Ésaïe a prophétisé en écrivant : « [L'Éternel] a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous » (ÉSAÏE 53.6). En ces instants effrayants, Dieu choisit de faire porter nos péchés à l'Agneau sans péché et pur – et tant la création que le Créateur réagissent à cet épouvantable transfert.

La nature y réagit. Matthieu nous dit : « Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent » (27.51). C'est comme si toute la création soupirait après la rédemption. Il n'en reste pas moins que, derrière ces événements, Dieu demeure à l'œuvre. Le tremblement de terre amène le voile gardant l'entrée du Saint des saints dans le Temple de Jérusalem à se déchirer, ce qui permet à tous ceux se présentant à Dieu au nom de Christ d'avoir « la foi en lui » (ÉPHÉSIENS 3.12) et ainsi accès auprès de Dieu.

Tout cela se produit alors que le Père agit en coulisses. À l'époque, on voit dans l'obscurcissement du soleil un symbole de deuil, et les chefs religieux ont le sentiment qu'un tel événement est en lien avec la venue du Messie. Il n'en reste pas moins que cet événement dépasse tout entendement humain. Il ne peut s'agir d'une éclipse solaire, puisqu'il survient durant la Pâque, et donc un jour de pleine lune. Les ténèbres sont trop opaques pour n'être qu'une simple tempête. La seule explication plausible, c'est qu'il s'agit d'une intervention divine. Peut-être permet-il ainsi à la création de pleurer la mort du Créateur ou empêche-t-il que l'humanité déchue voie l'expression à la fois terrible et magnifique de la grâce que Christ offre sur la croix.

Le Père y réagit. La réaction du Père ne se limite

toutefois pas à de simples ténèbres. Il garde le silence – un silence que Jésus, celui qui porte les péchés du monde sur lui, reçoit comme un abandon.

Martin Luther a décrit la chose ainsi : « Ce Dieu, que Dieu a abandonné, qui peut le connaître ? »

C'est le plan conçu de toute éternité. C'est ce qui explique que Jésus devait venir sur la terre.

Christ y réagit. Le Fils de Dieu y réagit également en adressant à son Père deux déclarations relatives à ses souffrances !

« **Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?** » C'est ici que les Paroles de David dans le Psaume 22 prennent tout leur sens. L'anticipation de Gethsémané atteint toute l'horreur du Calvaire. Les souffrances indescriptibles de Christ lui viennent de la main même du Père ! Ésaïe a prophétisé que le Père serait à la source de tout cela : « Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance » (Ésaïe 53.10).

Sa séparation d'avec le Père – pour la première fois de l'éternité – intensifie infiniment le rejet de Christ par les hommes ! Bien que Jésus n'ait jamais péché, son cri d'angoisse « Mon Dieu » exprime la supplique d'un pécheur au désespoir. Jésus subit ici le poids écrasant de l'isolement. ❏

❏ **Lorsque Jésus en croix prend sur lui nos péchés**

(2 CORINTHIENS 5.21), la sainteté du Père lui interdit de demeurer en communion avec Jésus. Toute la laideur de nos péchés l'oblige à se détourner de son propre Fils.

« **J'ai soif.** » Jean 19.28,29 nous dit : « Après cela,

Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture soit accomplie : J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, l'ayant fixée à une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche. »

Au cours de son ministère, Jésus a souvent abordé le sujet de la soif : « Heureux ceux qui ont [...] soif de la justice » (MATTHIEU 5.6) ; « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (JEAN 7.37) ; « [*J'ai*] eu soif, et vous m'avez donné à boire » (MATTHIEU 25.35). Celui-là même qui offrait l'eau vive crie maintenant à boire. Quelle ironie !

Alors qu'il crie sa soif, on se sert d'une branche d'hysope[➤] pour lui porter du vinaigre aux lèvres. Aurions-nous raison de suggérer qu'il n'a pas soif ici d'eau ou de vinaigre, mais plutôt de voir sa relation avec son Père être rétablie et de jouir de nouveau de sa présence ? Il sent bien toute la profondeur des paroles rapportées dans le Psaume 42.3 : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant : Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? » Si le cri reflétant l'abandon, « Mon Dieu », marque le début de sa prise en charge de nos péchés, il se peut qu'il marque également sa fin. Dans l'intervalle de trois heures, les paroles du Fils décrivent une soif du Père des plus intenses.

➤ *On se sert alors de l'hysope durant les célébrations pascales pour appliquer le sang d'un agneau sur le linteau et les poteaux de la porte avant de sa maison (voir EXODE 12).*

Ayant soif une fois de plus de communion avec le Père, Jésus paie notre châtement. Ses souffrances sont à leur

terme. Il ne lui reste plus qu'à proclamer sa victoire – une victoire apportant la solution au problème du péché de toute l'humanité.

La majesté de la mission accomplie

Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit (JEAN 19.30).

« Tout est accompli. » L'équivalent grec de cette expression, *tetelestai*, signifie « C'est terminé » ; « Je l'ai fait » ; « La dette est acquittée. » Selon Matthieu 27.50, c'est dans un grand cri que Jésus exprime ses derniers mots – un cri de victoire !

Jésus, qui a prouvé son engagement envers le plan du Père tout au long de son ministère terrestre, l'accomplit ici jusqu'au bout, « se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix » (PHILIPPIENS 2.8). Par ailleurs, « Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (JEAN 4.34), avant d'ajouter à l'endroit de son Père : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (JEAN 17.4).

À ce point-ci, il a tout fait ! Il ne laisse rien en suspens, aucun amour non partagé, aucune souffrance non consommée. Il a terminé tout ce que le Père l'a envoyé faire. Puis il se repose. Or, Jésus ne connaît pas ici un repos de sa fatigue, mais un repos de ses réalisations. Aucun autre sacrifice ne serait requis. Aucun autre rituel n'aurait à être effectué. En sa qualité de don de grâce éternelle, Jésus vient de mettre la dernière touche au salut, une fois pour toutes, et cela, pour nous tous.

La majesté de la maîtrise

Jésus s'écria d'une voix forte : Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et, en disant ces paroles, il expira (LUC 23.46).

Ici, Christ garde un sang-froid digne d'un roi. Il est devenu la rançon des souffrances et de la mort – tout cela « en vue de la joie qui lui [est] réservée » (HÉBREUX 12.2). Il ne lui reste plus qu'à couronner le tout de sa mort. À l'heure même, il demeure néanmoins aux commandes.

Au début de la Crucifixion, Jésus s'est tourné vers son Père pour le supplier de pardonner au peuple ses péchés. Il se charge alors des péchés du monde, en s'écriant « Mon Dieu » pour signifier son état d'abandon. Une fois chose faite, il s'écrie : « Père ! » Mission accomplie ! Relation restaurée !

Pleinement conscient de tout ce qui doit se produire, Jésus remet son esprit entre les mains du Père précisément à l'heure du sacrifice vespéral. Par les paroles suivantes, il accomplit ses propres déclarations de destinée avec simplicité, pureté et puissance, démontrant ainsi qu'il est encore parfaitement aux commandes :

Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père (JEAN 10.17,18).

Restant soumis à l'amour du Père et obéissant à la volonté du Père jusqu'à la fin, Jésus remet maintenant son esprit au Père et il meurt.



4

Tout cela en raison de la croix

J'ai passé ma jeunesse entière à fréquenter l'église. Tous les dimanches, j'y écoutais dire des choses que je ne comprenais pas. Durant toutes ces années, je ne me rappelle pas avoir jamais entendu le message de Christ être expliqué. Noël se résumait aux cadeaux et Pâques était un mystère, et ni l'une ni l'autre de ces fêtes n'avaient la moindre incidence spirituelle sur ma vie.

En grandissant, je me suis détaché de ces matinées d'un christianisme institutionnel et culturel pour errer sans but. Après avoir terminé le lycée, je suis allé d'église en église, à la recherche de réponses, mais en vain.

Puis, en 1972, un événement est survenu qui allait transformer ma vie. Je travaillais alors au sein d'une équipe d'inspecteurs dans une pétrolière en Virginie occidentale. Par un jour venteux de janvier, nous étions censés inspecter un trou pour carottage. L'inspection devait commencer à un repère de niveau du gouvernement américain sur la butée d'un pont ferroviaire enjambant un ruisseau à sec près de Fort Gay. Comme j'étais le tout dernier arrivé dans l'équipe, je devais monter jusqu'au pont tandis que mes collègues restaient bien au chaud dans la voiture.

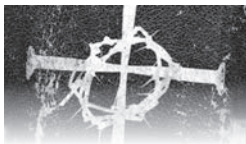
Je ne me souviens plus comment cela s'est produit, mais on a rapporté aux actualités que les vents ont atteint jusqu'à 110 km/h ce jour-là. Quoi qu'il en soit, je présume qu'une bourrasque derrière moi m'a poussé du pont. J'ai alors rebondi sur la butée que je venais d'inspecter avec soin avant d'atterrir sur la nuque dans le lit du ruisseau, 12 mètres plus bas. Mes collègues sont venus me sortir du ravin pour me conduire à l'hôpital d'Huntington, où l'on m'a mis en traction pendant une semaine, ce qui a conduit à un congé d'invalidité de trois mois.

J'ai passé toute mon hospitalisation dans une chambre à quatre lits. L'homme alité à côté de moi était âgé et dans un état grave. Un jour, tandis que sa femme lui rendait visite, je les ai entendu murmurer et pleurer. Je me suis dit qu'ils devaient avoir reçu de mauvaises nouvelles des médecins. Or, je n'y étais pas du tout ! À la fin des heures de visites, sa femme s'est arrêtée près de mon lit en quittant la chambre. Elle m'a regardé et m'a dit, avec les larmes aux yeux : « Mon mari vient de me raconter ce qui vous est arrivé. Nous croyons que Dieu vous a épargné la vie parce qu'il veut vous

utiliser à son service. Nous avons prié pour vous et nous continuerons de le faire. »

Je n'avais jamais envisagé pareille possibilité, mais le fait d'être cloué au lit en traction m'a procuré beaucoup de temps pour réfléchir. Au cours des mois qui ont suivi mon hospitalisation, mes recherches m'ont conduit à une église différente, où l'on enseignait la Bible ; à un emploi différent, avec un collègue chrétien qui m'a encouragé dans ma relation avec Christ ; et à une destination différente. Mon cheminement m'a conduit à un collègue chrétien. Là, durant le culte en chapelle du 12 octobre 1973, j'ai entendu l'Évangile être expliqué et j'ai accepté le Christ en croix comme mon Dieu. Il avait gagné mon cœur par sa grâce, et je suis devenu un disciple de Jésus.

J'ai souvent réfléchi à ce qu'a été ma vie, en me rappelant la vacuité de la religion. Par contre, la plénitude de la croix a comblé ce vide. Je me suis remémoré ce précieux couple de l'hôpital qui a prié pour moi, mais en reconnaissant que la compassion du Calvaire valait bien plus encore. J'ai repensé au collègue qui m'a gentiment et patiemment poussé en direction de la foi. Mais tout cela n'est presque rien en comparaison avec la patience et la bienveillance du Dieu trois fois saint qui a envoyé son Fils mourir sur



*J'ai accepté
le Christ en
croix comme mon
Dieu. Il avait
gagné mon cœur
par sa grâce, et
je suis devenu un
disciple de Jésus.*

une croix, « ne voulant pas qu'aucun périsse (pas même moi), mais voulant que tous arrivent à la repentance » (VOIR 2 PIERRE 3.9). Aujourd'hui, après plus de 30 ans, j'accorde une très grande valeur à tout ce qui a jalonné ma route. Reste que c'est Christ et son puissant amour qui ont donné à ma vie le sens et l'importance qu'elle n'avait jamais eus auparavant. Et tout cela en raison de la croix. Tout cela parce que, dans sa majesté, Christ est venu se faire mon Sauveur. Charles Wesley a bien présenté les choses en posant cette question :

Oh ! est-ce vrai que sur ce bois
Ton amour se donna pour moi ?